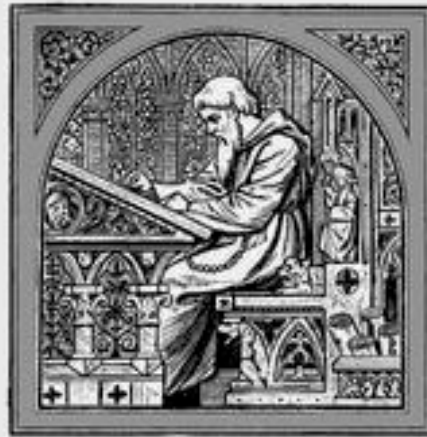


# Histoire d'un voyage faict en la terre du Bresil

Jean de Léry



Exporté de Wikisource le 12/01/2014

IEAN DE LÉRY  
HISTOIRE  
D'UN  
VOYAGE FAICT EN LA TERRE DU BRÉSIL

NOUVELLE ÉDITION  
*Avec une Introduction & des Notes*  
par  
PAUL GAFFAREL  
Professeur à la Faculté des lettres de Dijon

PARIS  
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR  
27-31 PASSAGE CHOISEUL, 27-31

---

M DCCC LXXX

- 
- PRÉFACE DE L'ÉDITEUR i — xviii
  - PRÉFACE DE LÉRY 1 — 4
  - HUIT PIÈCES DE VERS ADRESSÉES À DE LÉRY 5 — 9

- PRÉFACE DE L'AUTEUR 11 — 37
- CHAPITRE I. — Du motif et occasion qui nous fit entreprendre ce lointain voyage, en la terre du Bresil. 39 — 44
- CHAPITRE II. — De nostre embarquement au port d'Honfleur, pays de Normandie : ensemble des tourmentes, rencontres, prises de navires, et premieres terres et isles que nous descouvrismes. 45 — 56
- CHAPITRE III. — Des Bonites, Albacores, Dorades, Marsouins, poissons volans, et autres de plusieurs sortes que nous vismes et prismes sous la zone Torride. 57 — 65
- CHAPITRE IV. — De l'Equateur ou ligne Equinoctiale : ensemble des tempestes, inconstances des vents, pluie infecte, chaleurs, soifs et autres incommoditez que nous eusmes et endurasmes aux environs et sous icelle. 66 — 72
- CHAPITRE V. — Descouvrement et premiere veue que nous eusmes, tant de l'Inde Occidentale ou terre du Bresil, que des sauvages habitans en icelle : avec tout ce qui nous advint sur mer, jusques sous le Tropique de Capricorne. 73 — 85
- CHAPITRE VI. — De nostre descente au fort de Colligny, en la terre du Bresil : du recueil que nous y fit Villegagnon : et de ses comportemens, tant

au faict de la Religion qu'autres parties de son gouvernement en ce pays-là.  
86 — 113

- CHAPITRE VII. — Description de la riviere de Ganabara, autrement dite Genevre en l'Amerique : de l'isle et fort de Colligny qui fut basti en icelle : ensemble des autres isles qui sont és environs. 114 — 121
- CHAPITRE VIII. — Du naturel, force, stature, nudité, disposition et ornemens du corps, tant des hommes que des femmes sauvages Bresiliens, habitans en l'Amerique, entre lesquels j'ay frequenté environ un an. 122 — 140
- CHAPITRE IX. — Des grosses racines, et gros mil, dont les sauvages font farine qu'ils mangent au lieu de pain ; et de leur breuvage qu'ils nomment Caou-in. 141 — 156
- CHAPITRE X. — Des animaux, venaisons, gros lezards, serpens, et autres bestes monstrueuses de l'Amerique. 157 — 169
- CHAPITRE XI. — De la varieté des oyseaux de l'Amerique, tous differens des nostres : ensemble des grosses chauves-souris, abeilles, mousches, mouschillons, et autres vermines estranges de ce pays-là. 170 — 184
- CHAPITRE XII. — D'aucuns poissons plus communs entre les sauvages de l'Amerique : et de leur maniere de pescher. 1
- CHAPITRE XIII. — Des arbres, herbes, racines, et fruicts exquis que

produit la terre du Bresil. 9

- CHAPITRE XIV. — De la guerre, combats, hardiesse, et armes des sauvages de l’Amerique. 29
- CHAPITRE XV. — Comment les Ameriquains traitent leurs prisonniers prins en guerre : et des ceremonies qu’ils observent à les tuer et à les manger. 43
- CHAPITRE XVI. — Ce qu’on peut appeler religion entre les sauvages Ameriquains : des erreurs, où certains abuseurs qu’ils ont entr’eux, nommez Caraibes, les detiennent : et de la grande ignorance de Dieu où ils sont plongez. 59
- CHAPITRE XVII. — Du mariage, Polygamie, et degrez de consanguinité, observez par les sauvages : et du traitement de leurs petits enfans. 85
- CHAPITRE XVIII. — Ce qu’on peut appeler loix et police civile entre les sauvages : comment ils traitent et reçoivent humainement leurs amis qui les vont visiter : et des pleurs, et discours joyeux que les femmes font à leur arrivée et bien venue. 94
- CHAPITRE XIX. — Comment les sauvages se traitent en leurs maladies : ensemble de leurs sepultures et funerailles : et des grands pleurs qu’ils font apres leurs morts. 116

- CHAPITRE XX. — Colloque de l'entrée et arrivée en la terre du Bresil, entre les gens du pays nommez Toüoupinambaoults et Toupinenkin : en langage sauvage et François. 123
  - CHAPITRE XXI. — De nostre departement de la terre du Bresil, dite Amerique : ensemble des naufrages et premiers perils que nous eschapasmes sur mer à nostre retour. 144
  - CHAPITRE XXII. — De l'extreme famine, tormente, et autres dangers, dont Dieu nous delivra en repassant en France. 163
-

## PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

### NOTICE BIOGRAPHIQUE.

JEAN de Léry naquit en 1534 à la Margelle, près de l'abbaye de Saint-Seine de Bourgogne. On ne connaît rien de ses premières années. Il appartenait sans doute à quelque famille de bourgeois, peut-être même de petits gentilshommes ; car ce sont eux qui, les premiers, embrassèrent la Réforme en Bourgogne, et les parents de Léry étaient dévoués aux idées nouvelles. On sait avec quelle rapidité se propagèrent ces opinions dans notre pays. La France semblait un pays prédestiné à la Réforme. Depuis longtemps l'Université et le Parlement attaquaient le despotisme pontifical et réclamaient l'établissement d'une Église nationale. Le roi François Ier ne s'était pas encore prononcé, mais il protégeait Rabelais et Marot ; il permettait à Calvin de lui dédier son *Institution chrétienne* ; sa sœur, Marguerite de Navarre, et plusieurs de ses courtisans professaient ouvertement la Réforme, et sa maîtresse, la duchesse d'Etampes, était soupçonnée d'hérésie. La nouvelle doctrine se propageait donc et s'organisait au grand jour. Il est vrai que la paix religieuse ne dura pas longtemps ; mais la persécution n'arrêta pas les progrès de la Réforme, surtout lorsque, aux portes de France, dans une cité qui venait de conquérir sa liberté politique, à Genève, Calvin fonda une sorte de théocratie démocratique et appela à lui tous les hommes de bonne volonté. Cet appel fut entendu. De France, d'Italie, d'Angleterre, d'Espagne et même de Pologne, accoururent de nombreux prosélytes. Genève devint comme la citadelle du protestantisme, et c'est à cette source brûlante de conviction et d'éloquence que vinrent puiser leurs inspirations d'ardents missionnaires, qui répandirent ensuite au loin la doctrine et les idées du maître.

Jean de Léry fut un de ces missionnaires. Tout jeune encore, il avait à peine dix-huit ans, nous le trouvons à Genève, attaché aux pas de Calvin, suivant ses cours de théologie et ses prédications. Un des écrivains qui ont laissé sur la vie de notre auteur quelques détails, malheureusement trop concis, Senebier, rapporte que Léry était déjà pasteur dès 1555. Mais il se trompe. Calvin ne lui

aurait jamais confié à vingt et un ans, et dans une ville comme Genève, les importantes fonctions de pasteur. D'ailleurs Léry, dans sa *Relation d'un voyage au Brésil*, déclare expressément que les deux pasteurs chargés de la direction spirituelle de l'expédition dont il faisait partie se nommaient Richier et Chartier, et que lui, « tant pour la bonne volonté que Dieu lui a voit donnée dès lors de servir à sa gloire, que curieux de voir ce monde nouveau, fut de la partie ». En 1555, Léry n'était donc et ne pouvait être qu'étudiant en théologie. Il se préparait sans doute à consacrer à la prédication du nouvel Évangile l'ardeur et la foi qui débordaient en lui, mais il était trop jeune encore pour devenir un des acolytes du Réformateur.

Calvin lui fournit tout à coup l'occasion de rendre à la Réforme un service signalé. Le Conseil de la République venait de recevoir une lettre d'Amérique que lui adressait Durand de Villegaignon, chevalier de Malte, vice-amiral de Bretagne et fondateur d'une colonie française dans la rade où se bâtit plus tard Rio-de-Janeiro. Cet étrange personnage, après avoir rempli l'Europe et l'Afrique du bruit de ses exploits et de sa fatigante activité, tour à tour soldat vaillant, marin habile, ingénieur et diplomate, ne s'était-il pas avisé de créer une France américaine et d'y appeler, comme dans un champ d'asile, tous ceux de ses compatriotes qui voudraient jouir de la liberté de conscience, tout en restant fidèles à la métropole ? Les écrivains protestants ont affirmé que Villegaignon, en affichant ces sentiments de tolérance, n'avait cherché qu'à mieux abuser leurs coreligionnaires ; les écrivains catholiques ont prétendu que Villegaignon était sincère et voulait réellement accorder le libre exercice de leur culte à tous ceux qui répondraient à son appel. Toujours est-il que, moitié par désir de mieux connaître les doctrines nouvelles, moitié pour augmenter les ressources de la colonie en y introduisant des colons libres et intelligents, le vice-roi de la *France antarctique* écrivit directement à Calvin, qui avait été son condisciple à l'Université de Paris, et lui communiqua ses projets. Calvin accueillit avec empressement la demande imprévue de Villegaignon.

C'était pour lui une satisfaction d'amour-propre et un apaisement de conscience que de propager sa doctrine au nouveau monde par l'intermédiaire d'un chevalier de Malte. Il eut bientôt déterminé un ami particulier de Coligny, du Pont de Corguilleray, à conduire au Brésil, malgré son grand âge, la colonne genevoise. Deux ministres, Richier et Chartier, le suivirent. Avec eux s'enrôlèrent quatorze Genevois, parmi lesquels Jean de Léry, le futur historien de l'expédition.

Les diverses péripéties du voyage, l'accueil de Villegaignon, les premiers travaux et les premières disputes, les discussions théologiques et les dissentiments de tout genre, les hostilités déclarées, le départ des Gênois et le supplice de quatre d'entre eux, tous ces dramatiques épisodes sont racontés avec force détails dans la *Relation*. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à cet intéressant ouvrage.

A peine débarqué en France, à la fin de 1558, Léry retourna aussitôt à Genève pour y achever ses études de théologie et recevoir l'imposition des mains. Bien qu'il eût profité de son séjour au Brésil pour ramasser de curieuses notes et observations, il ne songeait pas à publier le récit de son voyage ; mais, à la prière de l'avocat Jean Crespin, réfugié comme lui à Genève, qui préparait alors la réimpression de son fameux ouvrage : *Histoire des martyrs persécutés & mis à mort pour la vérité de l'Evangile depuis le temps des apostres iusqu'à present*, il rédigea une notice sur la *Persécution des fidèles en la terre de l'Amérique*. Cette notice est d'ordinaire attribuée à Crespin, mais elle fut réellement écrite par Léry, comme le prouve le passage suivant de son *Voyage au Brésil* : « La confession de foy de ces trois bons personnages fust enregistrée au catalogue de ceux qui, de nostre temps, ont constamment enduré la mort pour le tesmoignage de l'Evangile de ceste mesme année 1558. Je la baillay à Jean Crespin, imprimeur ; lequel, avec la narration de la difficulté qu'ils eurent d'aborder en la terre des sauvages, aprez qu'ils nous eurent laissez, l'insera au livre des martyrs, auquel ie renvoie les lecteurs. »

Ce fut le premier ouvrage de Léry. Reçu bourgeois de Genève le 5 août 1560 et nommé pasteur, il fut alors envoyé à Belleville-sur-Saône, près de Lyon, pour y exercer ses nouvelles fonctions. A ce moment, la régente Catherine de Médicis semblait pencher vers le protestantisme. Elle mettait en liberté les détenus pour cause de religion, rappelait les bannis, faisait entrer Condé au Conseil et permettait à l'évêque de Valence « de prêcher devant le Roy sur tous les points, aussi clairement que s'il estoit en pleine Genève ». Tout donc semblait se préparer pour un changement de religion, et le chancelier de l'Hospital, par son édit de 1562, accordait aux calvinistes l'exercice légal de leur culte. Mais il était allé trop loin, ou du moins trop vite dans la voie des concessions : la masse du peuple était restée attachée à ses vieilles croyances, et le clergé gardait encore son influence. De plus, les protestants abusaient de leur triomphe. Ils s'imaginaient qu'il suffisait de forcer la main au Gouvernement pour qu'il se déclarât en leur faveur. A ces imprudentes provocations, les catholiques répondirent par le massacre de Vassy (1er mars 1562), et la première de nos huit

guerres civiles commença.

Cette guerre mit en feu toutes nos provinces, surtout celles du Midi. « Il seroit impossible de vous dire, écrit un contemporain, quelles cruautés barbaresques sont commises de part & d'autre. Où le huguenot est maître, il ruine toutes les images, démolit les sépulcres & tombeaux, mesme celui des Roys, enlève tous les biens sacrés & voués aux églises. En contre échange de ce, le catholique tue, meurtrit, noye tous ceux qu'il connoît de ceste secte, & en regorgent les rivières. » A Belleville dominaient les protestants. Soutenus par le légendaire baron des Adrets, ils prirent plaisir à ravager et à détruire statues et églises. Leur fureur iconoclaste ne respecta même pas les souvenirs patriotiques. Calvin réprouvait ces exagérations. On a de lui une lettre aux pasteurs de Lyon, où il qualifie ces ravages de zèle inconsidéré. Léry partageait les opinions de son maître. De concert avec son collègue Flavard, il fit tous ses efforts pour épargner les églises catholiques de Belleville, lorsque les bandes du terrible baron des Adrets, après avoir démoli à Lyon les vénérables basiliques de Saint-Just et Saint-Irénée, et jeté au Rhône les reliques de cet apôtre des Gaules, se présentèrent à Belleville pour en saccager les édifices consacrés au culte catholique. Léry ne réussit pas à comprimer leurs fureurs et dut assister à la destruction des églises.

Lors de l'horrible tumulte qui suivit la guerre fratricide de 1562, nous perdons la trace de Léry. On sait pourtant qu'il retourna à Genève, sans doute après la conclusion de la paix d'Amboise (1563). Bien que sincèrement attaché à ses croyances, Léry n'était pas un fanatique. Sous prétexte de religion, tant d'horreurs avaient été commises de part et d'autre, qu'il était comme dégoûté de toute propagande. C'est à ces sentiments de lassitude et de découragement que nous devons sa *Relation d'un voyage au Brésil*. Il composa cet ouvrage, sur les instances de ses amis, dans les loisirs que lui laissa la paix d'Amboise ; mais il ne l'imprima pas tout de suite. Il avait, en effet, communiqué son manuscrit à l'un de ses amis, qui le lui renvoya par des serviteurs assez maladroits pour l'égarer. Léry fut obligé de recommencer son œuvre de souvenir, mais une sorte de fatalité s'acharnait après ce manuscrit. Il le perdit une seconde fois, et c'est en 1576 seulement qu'il rentra en possession de son premier manuscrit, qu'on retrouva à Lyon, et put enfin le publier.

Dans l'intervalle, Léry avait été nommé pasteur, d'abord à Nevers (novembre 1564), puis à La Charité. Nous ne savons rien de son ministère apostolique. Il assistait au synode de Nîmes en 1572. Lors de la Saint-Barthélemy, il était à La

Charité, endormi, comme presque tous ses coreligionnaires, dans une fausse sécurité. Les odieuses scènes de Paris se répétèrent en province. La Charité ne fut pas épargnée. Dès la fin d'août, les Italiens du duc de Nevers surprenaient la ville et y égorgèrent vingt-deux protestants. Léry était une victime toute désignée. Il s'échappa par miracle, avec son collègue Pierre Melet, et trouva un refuge dans la forte place de Sancerre. « C'est là, comme il l'écrivit dans sa *Relation du siège de Sancerre*, que les pures fidèles des villes voisines, de Bourges, de La Charité, Gien, Orléans, & de plusieurs autres, après estre reschappez, comme povres brebis de la gueule des loups, s'y estoient retirez, pour éviter la furie de ceux qui avoyent executé leur rage plus que barbare sans aucun respect sur tous ceux qu'ils avoient peu atteindre. » Sancerre était alors une imposante citadelle. Ses habitants, dévoués à la Réforme, accueillirent avec empressement les fugitifs et se disposèrent à résister jusqu'à la dernière extrémité aux troupes catholiques. Les riches bourgeois auraient voulu se soumettre. Ils essayèrent même de livrer le château au gouverneur du Berry : mais les ouvriers, les vigneron et les fugitifs chassèrent les traîtres et se mirent ouvertement en insurrection. Le maréchal de la Chastre, à la tête de quelques milliers d'hommes, fut chargé de s'emparer de la petite ville, dont la résistance pouvait devenir contagieuse, et qui était comme un point de ralliement pour les protestants du Centre. Il la battit furieusement et tenta plusieurs assauts qui furent repoussés. Léry soutenait les courages et donnait l'exemple de la fermeté. Plus d'une fois son expérience servit aux assiégés. C'est lui qui leur apprit à se servir dans les corps de garde des hamacs brésiliens, où ils pouvaient se reposer sans quitter leur équipement. Le maréchal dut convertir le siège en blocus et attendre le succès final de l'épuisement des Sancerrois. En effet, la famine se déclara bientôt. Léry, qui, lors de son retour du Brésil, avait déjà éprouvé les horreurs de ce fléau, essaya de le conjurer. Il apprit aux défenseurs de la place à tromper leur faim en faisant bouillir le cuir de leurs chaussures. Tant d'efforts furent inutiles. Il fallut enfin capituler. Les conditions furent honorables. Le maréchal exigeait le démantèlement de la place et une rançon de 40,000 livres pour ses soldats, mais il garantissait la vie et les biens aux hommes, l'honneur aux femmes, la liberté de conscience à tous. La capitulation fut observée. Tous les réfugiés purent regagner paisiblement leur domicile. Léry reçut même une escorte d'honneur. « Le maréchal commanda au capitaine Fontaine de me mener seulement au lieu que i'avoys esleu, & luy rapporter nouvelles de moy. Ainsi doncques, le lendemain matin, ledict capitaine Fontaine .... nous mena en toute seureté à Blet, lieu que i'avois choisi, au gouvernement de Monsieur de la Chastre pour me retirer. »

Ce fut le dernier acte de la vie militante de Léry. Il se retira ensuite à Genève, auprès du fils de l'amiral Gaspard de Coligny, et, tout en surveillant la réimpression des nombreuses éditions et les traductions de son livre, composa l'intéressante et dramatique *Relation du siège de Sancerre*. Il ne paraît pas être rentré en France, même après l'Édit de Nantes, mais il resta attaché de cœur à ses anciennes ouailles, car, en 1577, pendant la septième guerre de religion, lorsque le duc d'Anjou s'empara de La Charité, il composa peut-être, sous le voile de l'anonyme, le *Discours du siège tenu devant La Charité, en 1577*. En tout cas, le I. D. L., gentilhomme françois, qui signa ce livre, pourrait bien être Jean de Léry, ancien pasteur à La Charité, qui s'apitoyait sur les malheurs de ceux qu'il avait jadis essayé de guider dans la voie du salut.

Berne fut la dernière résidence de Léry. C'est dans cette ville qu'il mourut en 1611.

## NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

La première édition du livre que nous réimprimons porte le titre suivant : *Histoire d'un voyage faict en la terre du Bresil, autrement dite Ameriques contenant la navigation & choses remarquables vues sur mer par l'auteur : le comportement de Villegagnon en ce pais là : les meurs & façons de vivre estranges des sauvages ameriquains : avec un colloque de leur langage : ensemble la description de plusieurs animaux, herbes & autres choses singulières ; & du tout inconnues par deça : dont on verra les sommaires dans les chapitres au commencement du livre. Le tout recueilli sur les lieux par Iean de Léry, natif de la Margelle, terre de Saint-Sene, au duché de Bourgogne. A la Rochelle, par Antoine Chuppin. 1578. 1 vol. in-8, avec figures en bois, dont une est répétée.*

M. Ternaux, dans son *Catalogue d'ouvrages sur l'Amérique*, cite une autre édition imprimée à Rouen la même année et dans le même format. Tout porte à croire que c'est le même ouvrage, avec une indication de lieu différente.

La seconde édition porte le même titre, avec ces mots en plus : *Reveue, corrigée & bien augmentée en ceste seconde édition, tant de figures qu'autres choses notables sur le suiet de l'auteur. Elle fut imprimée à Genève pour Antoine Chuppin en 1580. C'est un volume petit in-8, qui comprend une préface de ij feuillets non numérotés, et 382 pages avec 8 planches, dont une répétée, plus une*

table des matières de 7 feuillets non numérotés. Certains exemplaires ne portent pas l'indication du lieu, ce qui semblerait indiquer au moins deux tirages. L'ouvrage de Léry est d'ordinaire suivi du *Brief Discours & Histoire d'un voyage de quelques François à la Floride*, etc., par URBAIN CHAUVETON, opusculé de 104 pages numérotées à part. Cette addition au Léry n'est pas un caprice de collectionneur : elle se retrouve dans presque tous ceux des exemplaires de 1580 qui portent les mots : *à Genève*. Cette seconde édition est celle que nous avons reproduite, mais en ayant soin de noter au passage les additions et corrections. Elle est de beaucoup préférable à la précédente. L'imprimeur Chuppin en avertit soigneusement et naïvement le lecteur : « D'autant que l'auteur de cette histoire ne l'a pas seulement augmentée en plusieurs lieux, & enrichie de choses bien remarquables, & dignes de memoire, & mesme suyvant la promesse qu'il avoit faicte en sa preface, l'a ornée & embellie de figures en ceste seconde impression : mais aussi... il l'a outre cela si diligemment reveüe, corrigée & dressée, voire si bien esclairci les matieres qu'il traite en toutes les pages, que le tout escrit ensemble... semblera comme une nouvelle histoire... i'ai voulu advertir tous ceux qui ont desià vu la premiere, que ceux qui ne sçavent encores que c'est qu'elle contient, ils y trouveront beaucoup plus de contentement qu'en la precedente. »

C'est probablement sur cette édition qu'a été faite la troisième. Genève. Antoine Chuppin. 1585. Petit in-8° avec figures. 34 feuillets préliminaires, 427 pages, plus 8 feuillets pour la table et les *errata*.

Nous en dirons autant pour l'édition de 1594, la quatrième. Genève. Pour les héritiers d'Eustache Vignon. Petit in-8°. 22 feuillets préliminaires, 382 pages de texte et 6 feuillets pour la table.

La cinquième édition est de 1599. Pour les héritiers d'Eustache Vignon. Petit in-8° de 36 feuillets préliminaires et 478 pages. Elle reproduit la précédente, mais est dédiée à Mme la princesse d'Orange. En la comparant à la deuxième édition, nous remarquerons qu'on y a ajouté un avertissement de l'auteur, retouché la préface et supprimé la table des matières.

La sixième édition est de 1600 et reproduit exactement la précédente.

La septième édition d'après Mensel, *Bibliotheca historica* (t. III, part. II, p. 50), serait de 1677.

Les éditions postérieures, s'il en existe, ont échappé à nos recherches. Il semble que, depuis l'année 1667, on se soit contenté de reproduire par extraits l'œuvre de Léry. Nous en retrouvons des fragments, par exemple, dans le tome

IV de la collection de Purchas, *Pilgrims containing a history of the world in sea voyages and land travels by Englishmen and others* ; et dans la collection intitulée *Histoire des naufrages*.

La *Relation* de Léry a été plusieurs fois traduite en latin. La première édition est de 1586. *Historia navigationis in Brasiliam quæ & America dicitur*. Genevæ, &c. E. Vignon. 1586. Petit in-8 avec figures. La seconde fut imprimée en 1594, toujours à Genève, et cette fois chez les héritiers d'Eustache Vignon. Elle présente quelques différences insignifiantes dans le titre. Nous avons encore trouvé mentionnées, mais sans pouvoir nous les procurer, deux éditions en 1600 et en 1642. La traduction latine la plus connue fut insérée dans la fameuse collection des *Grands & des Petits Voyages*, par Théodore de Bry. Francfort, 1592. 3<sup>me</sup> volume. En voici le texte exact : *Navigatio in Brasiliam America, qua auctoris navigatio, quæ memoriæ prodenda in mari viderit, Brasiliensium vitius & mores a nostris valde alieni, animalia etiam, arbores, herbæ, reliqua singularia a nostris penitus incognita describuntur : adiectus insuper dialogus, eorum lingua conscriptus ; a Ioanne Lerio Burgundo gallice primum scripta, deinde latinitate donata. Variis autem figuris illustrata per Theodorum de Bry. Francofurti Venales reperiuntur in officina Theodori de Bry*. Cette traduction n'est le plus souvent qu'une paraphrase : elle omet tout ce qui intéresse directement Villegaignon et la colonie française, et ne s'occupe que de généralités. Toutes les fois que l'auteur anonyme de cette traduction trouve le moyen de dissenter sur tel ou tel passage des auteurs anciens qui se rapproche de Léry, il ne manque pas cette occasion d'étaler sa lourde et pédantesque érudition. Ce sont déjà les procédés de la science allemande.

Nous ne connaissons pas d'autre traduction de l'ouvrage de Léry, ou du moins nous n'en avons pas rencontré dans nos recherches à travers les bibliothèques de Paris et de la province.

La nouvelle édition, que nous présentons au public, est la reproduction intégrale de la seconde : mais nous avons pris soin de signaler les différences principales que nous avons remarquées dans les autres éditions, et nous avons cherché, par nos annotations historiques et géographiques, et nos rapprochements avec les principaux auteurs qui se sont occupés du Brésil, spécialement avec les contemporains de Léry, à compléter et à expliquer l'intéressante relation de celui qu'on a surnommé avec autant d'esprit que de raison le *Montaigne* des voyageurs.

PAUL GAFFAREL.

## PRÉFACE DE LÉRY

---

*À illustre & puissant seigneur*

FRANÇOIS, COMTE DE COLLIGNY

Seigneur de Chastillon

Gouverneur pour le Roy en la ville de Momtpelier, etc.

**M**ONSIEUR, parce que l'heureuse memoire de celuy par le moyen duquel Dieu m'a fait voir les choses dont j'ay basti la presente Histoire, me convie d'en faire recognoissance : puis que luy avez succédé, ce n'est pas sans cause, que je pren maintenant la hardiesse de vous la presenter. Comme doncques mon intention est de perpetuer icy la souvenance d'un voyage fait expressement en l'Amerique, pour establir le pur service de Dieu, tant entre les François qui s'y estoient retirez, que parmi les Sauvages habitans en ce pays-là ; aussi ai-je estimé estre mon devoir de faire entendre à la posterité, combien la louange de celuy qui en fut la cause & le motif doit estre à jamais recommandable. Et de fait osant asseurer, que par toute l'antiquité il ne se trouvera, qu'il y ait jamais eu Capitaine François et Chrestien, qui tout à une fois ait estendu le regne de Jesus Christ, Roy des Roys et Seigneur des Seigneurs, et les limites de son Prince Souverain en pays si lointain, le tout considéré comme il appartient, qui pourra assez exalter une si sainte et vrayement heroïque entreprinse ? Car quoy qu'aucuns disent, veu le peu de temps que ces choses ont duré et que n'y estant à present non plus nouvelle de vraye Religion que du nom de François pour y habiter, on n'en doit faire estime, nonobstant, di-je, telles allegations, ce que j'ay dit ne laisse pas de demeurer tousjours tellement vray

que, tout ainsi que l'Evangile du Fils de Dieu a esté de nos jours annoncé en ceste quarte partie du monde, dite Amerique, aussi est-il tres-certain, que si l'affaire eust esté aussi bien poursuivy, qu'il avoit esté heureusement commencé, que l'un et l'autre regne, spirituel et temporel, y avoyent si bien prins pied de nostre temps, que plus de dix mille personnes de la nation Françoisse y seroyent maintenant en aussi pleine et seure possession pour nostre Roy, que les Espagnols et Portugais y sont au nom des leurs.

Parquoy sinon qu'on voulust imputer aux Apostres la destruction des Eglises qu'ils avoyent premierement dressées, et la ruine de l'Empire Romain aux braves guerriers qui y avoyent joint tant de belles Provinces, aussi, par le semblable, ceux estans louables qui avoyent posé les premiers fondemens des choses que j'ay dites en l'Amerique, il faut attribuer la faute et la discontinuation, tant à Villegagnon qu'à ceux qui avec luy, au lieu (ainsi qu'ils en avoyent le commencement, et avoyent faict promesse) d'avancer l'oeuvre, ont quitté la forteresse que nous avons bastie, et le pays qu'on avoit nommé France Antarctique, aux Portugais, lesquels s'y sont tres-bien accommodez. Tellement que pour cela il ne laira pas d'apparoir à jamais, que feu de tres-heureuse memoire messire Gaspard de Coligny Admiral de France, vostre tres-vertueux pere, ayant executé son entreprise par ceux qu'il envoya en l'Amerique, outre ce qu'il en avoit assujetti une partie à la couronne de France, fit encore ample preuve du zele qu'il avoit que l'Evangile fust non seulement annoncé par tout ce Royaume, mais aussi par tout le monde universel.

Voila, Monsieur, comme, en premier lieu, vous considerant représenter la personne de cest excellent Seigneur, auquel pour tant d'actes genereux la patrie sera perpetuellement redevable, j'ay publié ce mien petit labour sous vostre auctorité. Joint que par ce moyen ce sera à vous auquel Thevet aura non seulement à respondre, de ce qu'en general, et autant qu'il a peu, il a condamné et calomnié la cause pour laquelle nous fismes ce voyage en l'Amerique, mais aussi de ce qu'en particulier, parlant de l'Admirauté de France en sa Cosmographie, il a osé abbayer contre la renommée, souëfve et de bonne odeur à tous gens de bien, de celui qui en fut la cause.

Davantage, Monsieur, vostre constance et magnanimité en la defense des Eglises reformées de ce Royaume faisant journellement remarquer combien heureusement vous suyvez les traces de celui, qui, vous ayant substitué en son lieu, soustenant ceste mesme cause, y a espandu jusques à son propre sang, cela, di-je, en second lieu m'ayant occasionné : ensemble pour recognoistre

aucunement le bon et honneste accueil que vous me fistes en la ville de Berne, en laquelle, apres ma delivrance du siege famelique de Sancerre, je vous fus trouver, j'ay esté du tout induit de m'adresser droit à vous. Je sçay bien cependant qu'encores que le sujet de ceste Histoire soit tel, que s'il vous venoit quelques fois envie d'en ouir la lecture, il y a choses, où pourriez prendre plaisir, neantmoins pour l'esgard du langage, rude et mal poli, ce n'estoit pas aux oreilles d'un Seigneur si bien instruit dès son bas aage aux bonnes lettres que je le devois faire sonner. Mais m'assurant que par vostre naturelle debonnaireté, recevant ma bonne affection, vous supporterez ce deffaut, je n'ay point fait difficulté d'offrir et dedier ce que j'ay peu, tant à la sainte memoire du pere, que pour tesmoignage du tres humble service que je desire continuer aux enfans.

Sur quoy, MONSIEUR, je prieray l'Eternel qu'avec Messieurs vos freres et Madame de Teligny vostre soeur (plantes portans fruits dignes du tronc d'où elles sont issues) vous tenant en sa sainte protection, il benisse et face prosperer de plus en plus vos vertueuses et genereuses actions. Ce vingtcinquesme de Decembre mil cinq cens soixante et dixsept.

Vostre tres-humble et affectionné serviteur,

J. DE LERY.

# SONNETS ADRESSÉS A LÉRY

---

A IEAN DE LERY

sur son discours de l'Histoire de l'Amerique.

J'honore cestuy-la qui au ciel me pourmeine,  
Et d'icy me fait voir ces tant beaux mouvemens :  
Je prise aussi celuy qui sçait des Elemens  
Et la force et l'effet, et m'enseigne leur peine.  
Je remerci celuy qui heureusement peine  
Pour de terre tirer divers medicamens ;  
Mais qui me met en un ces trois enseignemens,  
Emporte, à mon advis, une louange pleine.  
Tel est ce tien labeur, et encores plus beau,  
DE LERY, qui nous peins un monde tout nouveau,  
Et son ciel, et son eau, et sa terre, et ses fruits ;  
Qui sans mouiller le pied nous traverses l'Afrique,  
Qui sans naufrage et peur nous rends en l'Amerique  
Dessous le gouvernail de ta plume conduits.

L. DANEAU. 1577.

---

P. MELET A M. DE LERY,

son singulier amy.

Icy (mon de Lery) ta plume as couronnée  
A descrire les moeurs, les polices et loix,

Les sauvages façons des peuples et des Roys  
Du pays incognu à ce grand Ptolomée.  
Nous faisant veoir de quoy celle terre est ornée,  
Les animaux divers errants parmy les boys,  
Les combats tres-cruels, et les braves harnois  
De ceste nation brusquement façonnée ;  
Nous peignant ton retour du ciel Ameriquain,  
Où tu te vis pressé d'une tres-aspre faim.  
Mais telle faim, hélas, ne fit si dure guerre,  
Ni la faim de Juda, ni celle d'Israel,  
Où la mere commit l'acte enorme et cruel,  
Que celle qu'as ailleurs escrite de Sancerre.

---

## SONET A IEAN DE LERY

sur son Histoire de l'Amerique.

Malheur est bon (dit-on) à quelque chose,  
Et des forfaits naissent les bonnes Loix.  
De ce, Lery, l'on voit à ceste fois  
Preuve certaine en ton Histoire enclose :  
Fureur, mensonge et la guerre dispose  
Villegagnon, Thevet, et le François,  
A retarder de ta plume la voix,  
Et les discours tant beaux qu'elle propose.  
Mais ton labeur, d'un courage indomté,  
Tous ces efforts enfin a surmonté ;  
Et mieux paré devant tous il se range.  
Comme cieux, terre, hommes et faits divers  
Tu nous fais voir, ainsi par l'univers  
Vole ton livre, et vive ta louange.

---

## SONET

Sur l'Histoire du voyage de l'Amerique  
Par B.A.M.

Tes honnestes labeurs, qui repos gracieux  
Donnent aux bons esprits (LERY, tu me peux croire),  
Ne cessent d'assembler ès thresors de memoire  
Une riche moisson d'usufruit precieux.  
Mais comme le malade en degoust vicieux  
Trouve le doux amer, et sucre ne peut boire,  
Ainsi ne faut douter que ta gentille Histoire  
Ne rencontre quelque oeil louche et malicieux.  
Or say tu que je crain ? Que tu as osé mordre  
Ce benoist saint Thevet, lumiere de son ordre,  
Cest autre saint François à flater et mentir,  
Et à calomnier, devote conscience.  
N'as tu peu (De LERY) l'Alcorane science  
Lire devotement, y croire et consentir ?

---

EIS AEPAION

*(texte en caractères grecs, en attente)*

Is. CAS.

---

AD IOANNEM LERIUM  
Americanas Historiae scriptorem.

Ignotas quondam & nostro procul orbe remotas  
Gentes monstrosa barbarieque feras ,  
Stridentesque sonos linguae, ventresque nefandos,  
Humanis saturos carnibus, ecce, refert.  
Credo eqaidetn, Leraee ; doces nam visa : sed, euge,  
Te dignum nodum undice solve precor.  
Talia, dic, portenta hominum, tam rara benigni  
Temperiés cœli num generare queat ?  
Et quos inculta mites créât arbore fruAus,  
Mite solum indomita fertilitate nitens ?  
Horrida monstra hominum,quaeris, num gignat amœna  
Temperies cœli, fertilitasque soli ?  
Gignit. Sed causas doceant qui femina rerum,  
Quique arcano tenent interiora viri.  
Num maiora vides hominum portenta creari,  
Quae cœlum multo initias atque solum ?  
Testis culta novem studiis Europa sororum,  
Quae toto princeps erigit orbe caput.  
Hic quam horrenda vigent pudeat memorare, libellis  
Ut possit nostris maior adesse fides.

I. I. B.

---

In Historiam Americanam  
AB IOANNE LERIO CONSCRIPTAM.

Immanes mores tu qui audis, & essera monstra,  
Quae fert terra orbis nomine dicta novi :  
Miraris pedus plus quam gestare ferinum,  
Humanos vultus, oraque sueta polo.  
Primorum sunt haec noxae monimenta parentum,  
Infecit tristi quae genus omne malo :  
Hic veri quondam simulachrum numinis, amens,  
In saevas meruit degenerasse feras.

Sunt quibus indulsit cœli clementia larga,  
Unde foret cultu mitius ingenium.  
Cultior hic mores, ni vitæ temperet usus,  
Omnes consimilis barbaries teneat.

ST. T.

## IN IOANNEM LERIUM

Ejusque de Americana peregrinatione historiam.

Tanta novi, Lerœe, refers miracula mundi,  
Tamque novas rerum, tamque hominum facies,  
Ut cupiam lustrare oculis iam singula, ni me  
Terreat unda furens, barbariesque virum.  
Atqui tolle moras, cupidum perque omnia deduc :  
Nobis Oceano sat via tuta patet.  
Tuto inter fœvos, humanaque viscera flammis  
Torrentes, fast est vivere Læstrigonas.  
Oceanum rabie superat gens galla furentem,  
Et superat fœvos barbara Læstrigonas.

G. M. N.

## PRÉFACE

POUR ce qu'on se pourroit esbahir de ce qu'apres dixhuit ans passez que j'ay faict le voyage en Amerique, j'aye tant attendu de mettre ceste histoire en lumiere, j'ay estimé, en premier lieu, estre expedient de declarer les causes qui m'en ont empesché. Du commencement que je fus de retour en France, monstrant les memoires que j'avois, la pluspart escrits d'ancre de Bresil, et en l'Amerique mesme, contenans les choses notables par moy observées en mon voyage : joint les recits que j'en faisois de bouche à ceux qui s'en enqueroyent plus avant : je n'avois pas deliberé de passer outre, ny d'en faire autre mention. Mais quelques-uns de ceux avec lesquels j'en conférois souvent, m'allegans qu'à fin que tant de choses qu'ils jugeoyent dignes de memoire ne demeurassent ensevelies, je les devois rediger plus au long et par ordre : à leurs prieres et sollicitations, des l'an 1563, j'en avois fait un assez ample discours : lequel, en departant du lieu où je demeurois lors, ayant presté et laissé à un bon personnage, il advint que comme ceux ausquels il l'avoit baillé pour le m'apporter, passoyent par Lyon, leur estant osté à la porte de la ville, il fut tellement esgaré, que, quelque diligence que je fisse, il ne me fut pas possible de le recouvrer. De façon que faisant estat de la perte de ce livre, ayant quelque temps apres retiré les brouillars que j'en avois laissé à celui qui le m'avoit transcrit, je fis tant, qu'excepté le Colloque du langage des Sauvages, qu'on verra au vingtiesme chapitre, duquel moy ny autre n'avoit copie, j'avois derechef le tout mis au net. Mais quand je l'eus achevé, moy estant pour lors en la ville de la Charité sur Loire, les confusions survenantes en France sur ceux de la Religion, je fus contraint, à fin d'éviter ceste furie, de quitter à grand haste tous mes livres et papiers pour me sauver à Sancerre : tellement qu'incontinent apres mon depart, le tout estant pillé, ce second recueil Ameriquain estant ainsi esvanoui, je fus pour la seconde fois privé de mon labeur. Cependant comme je faisois un jour recit à un notable Seigneur de la premiere perte que j'en avois faite à Lyon, luy ayant nommé celui auquel on m'avoit escrit qu'il avoit esté baillé, il en eut tel soin, que l'ayant finalement recouvré, ainsi que l'an passé 1576. je passois en sa maison, il me le rendit. Voila comme jusques à present ce que j'avois escrit de l'Amerique, m'estant tousjours eschappé des mains, n'avoit

peu venir en lumiere.

Mais pour en dire le vray, il y avoit encores, qu'outre tout cela, ne sentant point en moy les parties requises pour mettre à bon escient la main à la plume, ayant veu dès la mesme année que je revins de ce pays-la, qui fut 1558. le livre intitulé *Des singularitez de l'Amerique*, lequel monsieur de la Porte suyvant les contes et memoires de frere André Thevet, avoit dressé et disposé, quoy que je n'ignorasse pas ce que Monsieur Fumée, en sa preface sur l'*Histoire generale des Indes*, a fort bien remarqué : assavoir que ce livre des *Singularitez* est singulierement farci de mensonges, si l'auteur toutesfois, sans passer plus avant, se fust contenté de cela, possible eussé-je encores maintenant le tout supprimé.

Mais quant en ceste presente année 1577. lisant la *Cosmographie* de Thevet, j'ay veu que il n'a pas seulement renouvelé et augmenté ses premiers erreurs, mais, qui plus est (estimant possible que nous fussions tous morts, ou si quelqu'un restoit en vie, qu'il ne luy oseroit contredire), sans autre occasion, que l'envie qu'il a euë de mesdire et detracter des Ministres, et par consequent de ceux qui en l'an 1556. les accompagnerent pour aller trouver Villegagnon en la terre du Bresil, dont j'estois du nombre, avec des digressions fausses, piquantes, et injurieuses, nous a imposé des crimes ; à fin, di-je, de repousser ces impostures de Thevet, j'ay esté comme contraint de mettre en lumiere tout le discours de nostre voyage. Et à fin, avant que passer plus outre, qu'on ne pense pas que sans tres-justes causes je me pleigne de ce nouveau Cosmographe, je reciteray icy les calomnies qu'il a mises en avant contre nous, contenues au Tome second, livre vingt et un, chap. 2, fueil. 908 :

« Au reste (dit Thevet) j'avois oublié à vous dire, que peu de temps auparavant y avoit eu quelque sedition entre les François, advenue par la division et partialitez de quatre Ministres de la Religion nouvelle, que Calvin y avoit envoyez pour planter sa sanglante Evangile, le principal desquels estoit un ministre seditieux nommé Richier, qui avoit esté Carme et Docteur de Paris quelques années auparavant son voyage. Ces gentils predicans ne taschans que s'enrichir et attrapper ce qu'ils pouvoient, firent des ligues et menées secrettes, qui furent cause que quelques-uns des nostres furent par eux tuez. Mais partie de ces sedicieux estans prins furent executez, et leurs corps donnez pour pasture aux poissons ; les autres se sauverent, du nombre desquels estoit ledict Richier,